
La Guerre de Walter

Traduction du Bellum Waltherianum, TexMed

Benoît-Michel Tock



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alsace/5448>
DOI : 10.4000/alsace.5448
ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2022
Pagination : 273-303
ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Benoît-Michel Tock, « La Guerre de Walter », *Revue d'Alsace* [En ligne], 148 | 2022, mis en ligne le 01 décembre 2022, consulté le 13 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/5448> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.5448>

La Guerre de Walter

Traduction du *Bellum Waltherianum*

TexMed¹

273

Introduction, par Benoît-Michel Tock

Le *Bellum Waltherianum* (= *BW*), la « guerre de Walther », est un texte bien connu des Strasbourgeois, un des textes majeurs de l'histoire de Strasbourg au XIII^e siècle, puisqu'il narre le conflit qui opposa la ville à son évêque et dont le point d'orgue fut, le 8 mars 1262, la victoire urbaine d'Oberhausbergen.

Ce texte avait été traduit en français par Tueffert en 1874², mais il nous a paru intéressant d'en publier une traduction nouvelle : celle de Tueffert est généralement correcte, mais écrite dans une langue qui paraît aujourd'hui très surannée ; surtout, Tueffert a tranché sans états d'âme, visibles du moins, les nombreuses difficultés que pose la compréhension de ce texte, comme d'ailleurs de tout texte ancien.

Le cas le plus problématique pour nous a été celui du terme par lequel l'auteur désigne généralement les adversaires de l'évêque : ce sont pour lui les *cives*. Dans la Rome antique, ce terme désigne

1. La traduction présentée ici, initialement réalisée pour le colloque des 750 ans de la bataille d'Oberhausbergen le 8 mars 2012, a été réalisée dans le cadre d'ARCHE – UR 3400 par le groupe informel TexMed (Textes Médiévaux), dirigé par Benoît-Michel Tock et composé de : Georges Bischoff, Thomas Brunner, Nicolas Buchheit, Cristina Dagalita, Adrien Fernique, Alexandre Leducq et Olivier Richard.

2. Ed. TUEFFERT, « Bataille de Hausbergen entre les Strasbourgeois et leur évêque, l'an 1262 », *Revue d'Alsace*, n° 3 N.S., 1874, p. 488-514. Le texte latin du *Bellum Waltherianum* se trouve dans les *Monumenta Germaniae Historica*, SS, t. 17, Hanovre, Hahn, 1861, p. 105-114 (édité par Philipp JAFFÉ).

sans contestation les citoyens d'une ville, Rome avant tout : ce sont ceux qui ont le droit de cité. Le *Mittellateinisches Wörterbuch* donne de nombreuses traductions différentes : habitants d'une ville, mais aussi d'un bourg, voire d'un village, ou au contraire d'une province, d'un royaume³... Dans notre cas c'est clairement l'appartenance à la ville qui est indiquée. Mais il ne nous est pas paru possible de reprendre le terme de « citoyens », trop marqué dans le français actuel par des droits civiques qui n'existaient pas, en tant que tels, dans les villes allemandes médiévales. Nous avons aussi récusé le terme « bourgeois », parce qu'il correspond à un latin *burgensis* non utilisé par le *Bellum*. Après d'intenses débats, nous avons opté pour la traduction « habitants », afin d'éviter de donner une substance trop politique à un groupe qui ne l'était peut-être pas ; à l'occasion, et pour alléger la traduction autant que pour contourner la difficulté, nous avons traduit *cives* par « Strasbourgeois ». Notre choix rend cependant mal le fait que les *cives* ne sont pas tous les habitants, mais ceux qui sont politiquement (et, dans ce contexte, militairement) actifs.

Cependant, la lecture des textes diplomatiques a quelque peu modifié les perspectives. Un de ces actes est particulièrement intéressant : donné par l'évêque Walter de Geroldseck outre-Rhin le 4 juin 1261, il comprend une sorte de plaidoyer dans lequel l'évêque explique son attitude. Or l'un de ses arguments est que les *cives* utilisent leur pouvoir à des fins privées, au détriment « des chevaliers, des gens du peuple et des pauvres ». L'évêque essaie en fait de jouer d'une alliance avec la noblesse et les couches les plus basses de la société, contre les *cives* qui constituent une sorte de « upper middle class⁴ ». On peut dès lors se demander si ce n'est pas « bourgeois » qui devrait être préféré, bien que le mot *burgensis* n'apparaisse pas dans le *Bellum*. On pourrait d'ailleurs aussi s'interroger sur la traduction des termes *universitas civium* et « *gemeinde* » utilisés dans les chartes latines et allemandes et évidemment équivalents. « Communauté » est sans doute préférable à « commune ».

3. *Mittellateinisches Wörterbuch*, Munich, Beck, 1967-, au t. 1, col. 659-661.

4. Yuko EGAWA, *Stadtherrschaft und Gemeinde in Straßburg vom Beginn des 13. Jahrhunderts bis zum Schwarzen Tod (1349)*, Trèves, Kliomedien, 2007, p. 101, qualifie ce groupe de « städtische Führungsgruppe, die den Stadtrat bildete ».

Le cas des *exteriore*s était plus simple : ce sont ceux qui sont à l'extérieur de Strasbourg. Encore fallait-il être attentif à ce que ce mot désigne le plus souvent la noblesse rurale alliée à l'évêque, mais parfois ceux des Strasbourgeois qui sont sortis de la ville en avant-garde pour lutter contre l'évêque (et donc, contre les autres *exteriore*s).

Autre problème, et ici on ouvre une des plus traditionnelles bouteilles à encre de l'histoire du Moyen Âge : les *milites* sont-ils des chevaliers ou des combattants à cheval, les *pedites* des fantassins ou des piétons ? Tous ces mots véhiculent en français des images plus moins précises, plus ou moins en lien avec les réalités médiévales. Il n'était d'ailleurs pas nécessaire de traduire toujours chacun de ces mots de la même façon, puisqu'ils pouvaient être utilisés dans des contextes très différents. Dans certains cas d'ailleurs il n'est pas possible de trancher entre les deux sens différents. Un exemple (mais il y a d'autres incertitudes : *BW*, § 12) : l'évêque Walter entretient une garnison de *milites* à Breuschwickersheim : s'agit-il vraiment de chevaliers, ou de soldats, éventuellement tous montés (*BW*, § 11) ?

Mais dans plusieurs cas le mot *milites* désigne à notre avis des chevaliers, appartenant à une petite aristocratie. Quand le *Bellum* parle des alliés de l'évêque qui sont, à sa demande, sortis de la ville, il mentionne les chanoines, les *milites* et les ministériaux (*BW*, § 5) : il s'agit bien ici de la classe socio-juridique des chevaliers, et pas de cavaliers⁵. Autre cas : les hommes de l'archevêque de Trèves qui attaquent la porte Sainte-Aurélie sont des *exteriore milites et armati* (*BW*, § 7). On peut hésiter au sujet de *armati* : adjectif qualificatif de *milites* relié par *et* à l'adjectif *exteriore*s, ou substantif relié à *milites* (bref, des *milites* extérieurs et armés, ou des *milites* et des hommes armés, tous extérieurs⁶) ? Mais ces *milites exteriore*s, ce sont à coup sûr les chevaliers des campagnes, cette petite aristocratie qui se bat aux côtés de l'évêque. De même lorsque l'auteur énumère les rares nobles qui se sont rangés du côté de la ville, il parle du « seigneur Otton d'Ochsenstein l'ancien avec quelques chevaliers, le seigneur Burchard de Hohenstein avec deux chevaliers, Weltron de Guirbaden » (*BW*, § 8), et ces chevaliers appartiennent très

5. Même situation au § 25 : parmi les victimes de la bataille il y avait de nombreux *milites et nobiles* : chevaliers et nobles, sans doute.

6. Un autre passage, au § 22, distingue les *milites* et les *armati*, ce qui encourage à lire ce passage de cette manière.

vraisemblablement à la classe chevaleresque. Autre exemple : l'évêque distribue les champs et les vignes, donc les possessions rurales, des bourgeois à ses *militēs et coadjutores* (*BW*, § 10). Sauf à imaginer que l'évêque Walter de Geroldseck ait mené une politique sociale à la Robin des Bois, et ait distribué aux pauvres soldats les biens pris aux riches bourgeois, il faut plutôt penser que ces biens ont rétribué la petite aristocratie qui se battait pour lui. Encore un cas : après la prise de Colmar par Rodolphe de Habsbourg, un projet de contre-attaque et de reprise de la ville est mis au point par des *militēs juxta Columbariam*, des nobles du conseil de l'évêque et des *cives* (disons, des bourgeois) de Colmar : puisque nous sommes bien dans un contexte de groupes sociaux, ces *militēs juxta Columbariam* c'est la petite aristocratie rurale des environs de Colmar (*BW*, § 14).

Certains passages opposent les *militēs*⁷ aux *pedites* (notamment *BW*, § 22). Le 8 mars 1262, lorsque l'évêque sonne le tocsin et rassemble ses partisans, il réunit 300 *militēs armati in dextrariis* et 5 000 *pedites* (*BW*, § 16). Il est apparemment nécessaire de préciser que les *militēs* sont à cheval : c'est donc que ce n'est pas obligatoire, cela veut dire qu'on peut imaginer des *militēs* à pied. Mais est-ce parce qu'ils sont chevaliers et non cavaliers, ou parce que même un chevalier peut être démonté ? Autre traduction délicate : au début de la bataille le seigneur Marc d'Eckwersheim, qui est dans l'armée urbaine, vient seul affronter l'ennemi. Il est qualifié de *miles probus et honorandus, qui nondum erat miles sed juvenis* (*BW*, § 22). Faut-il comprendre « chevalier sage et honorable qui n'était pas encore chevalier mais jeune » ? Certes non. La fin de la phrase se comprend facilement : il n'a pas encore été adoubé chevalier, et est encore un *juvenis*, c'est-à-dire qu'il est encore célibataire, en attente de se caser maritalement et sans doute aussi socialement et économiquement. Mais est-il pour autant chevalier, ou combattant à cheval ? On a penché ici, mais sans certitude, pour la chevalerie, en considérant qu'il était « écuyer ».

Le vocabulaire de la fortification nous a également posé bien des problèmes. Le terme le plus fréquent pour désigner une position fortifiée est celui de *munitio* (p. ex. *BW*, § 3). *Munitio* se traduit par « place-forte, château-fort, bastille, fortin, donjon, remparts, enceinte fortifiée, mur

7. Ou, § 23, les *equites* (en fait, *eques* dans l'édition, par erreur).

de clôture, protection, défense » et d'autres sens figurés qui ne sont pas appropriés ici⁸. Mais comment visualiser la chose ? Faut-il imaginer un mur, une tour, un château-fort avec mur d'enceinte, tours de garde et donjon central... ? Tout est, par rapport au vocabulaire choisi, possible. Et le sens exact, celui qui permet de visualiser les choses, c'est surtout l'archéologie qui l'apportera, plus que les textes. Dès lors nous avons choisi de rester vagues, puisque le texte que nous traduisions l'était également, et de privilégier des expressions indéterminées comme « position fortifiée ».

La ville (*opidum*) de Willstätt était *valde bene lignis et vallis ac tentoriis munitum* (*BW*, § 29) : solidement fortifiée par des palissades (*lignum*, « bois », désignant ici le matériau), des fossés (*vallum*), mais que sont les *tentoria* ? Des « tentes », d'après Gaffiot⁹, ce qui laisserait perplexe quant à la solidité des défenses de Willstätt. Du Cange propose une équivalence avec *pluteus*¹⁰, que Gaffiot traduit par « panneau, abri, mantelet¹¹ » : nous avons prudemment opté pour « fortifications ».

Après que les partisans de l'évêque ont quitté la ville, les habitants de celle-ci se livrent au pillage en règle des biens qu'ils y ont laissés. Entre autres choses, ils coupent les *arbores* des chanoines (*BW*, § 5). Dans un premier temps nous avons traduit que les Strasbourgeois coupaient les arbres de leurs chanoines, qui sans doute disposaient de vastes demeures joutées de grands jardins arborés. Mais nous nous sommes aperçus qu'*arbor* pouvait aussi signifier « poutre¹² ». Dès lors ne peut-on aussi envisager que les Strasbourgeois aient coupé les poutres tenues en réserve par les chanoines, voire celles qui étaient employées dans la construction de leurs maisons ?

8. *Novum glossarium mediae latinitatis ab anno DCCC ad annum MCC*, t. 1, Copenhague, E. Munksgaard, 1957, col. 963-966.

9. Félix GAFFIOT, *Dictionnaire latin-français*, 2^e éd., Paris, Hachette, 2000, p. 1582.

10. Charles du Fresne, seigneur DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, n^{lle} éd., Niort, L. Favre, 1885, t. 8, p. 65. Il est repris par Albert BLAISE, *Lexicon latinitatis medii aevi praesertim ad res ecclesiasticas investigandas pertinens*, Turnhout, Brepols, 1975, p. 907.

11. Félix GAFFIOT, *Dictionnaire*, *op. cit.*, p. 1207-1208.

12. *Mittellateinisches Wörterbuch*, *op. cit.*, au t. 1, col. 867-870. Sur cet emploi voir aussi *Lexicon latinitatis nederlandicae medii aevi*, t. 1, Leyde, Brill, 1977, p. 324-325.

On peut sans doute lire en ce sens le récit d'un autre conflit, celui qui opposa les *cives* de Lübeck à leur doyen, Jean de *Bocholte*, vers l'an 1300. Les bourgeois saccagèrent la *curia* du doyen de telle manière qu'il n'en subsista ni *arbor*, ni *stipes* : ni poutre ni pieu, par exemple¹³ ? De même, lorsqu'*Ansaldus de Mari*, assiégé dans Savone par une flotte génoise en 1242, mit sa flotte en défense, il tourna les poupes de ses galères vers la flotte ennemie, faisant tirer les proues autant que possible sur le sable, et fit dresser des mâts et des poutres (*arbores*) dans l'eau, des machines de guerre (ou de simples obstacles en bois ?) sur le rivage¹⁴.

Le 15 juillet 1261 un petit groupe de Strasbourgeois s'empara d'un chariot d'armes de l'armée de l'archevêque de Trèves. Ce commando était mené par un certain *Bitterphil*, au nom évocateur (Bitter-Pfeil, flèche amère), qualifié d'*istrio* (*BW*, § 7). Gaffiot donne pour ce terme les sens de « histrion, mime, comédien, acteur, fanfaron, faiseur d'embarras¹⁵ », Niermeyer et à sa suite Blaise donnent « jongleur, bouffon de cour¹⁶ ». Dans les textes du XIII^e siècle *histrion* est souvent lié à *balatro*¹⁷ (« charlatan, vaurien ») ou *joculator*¹⁸ (« jongleur »). Mais Du Cange parle de *praepositus meretricum*, donc « proxénète¹⁹ ». Fallait-il imaginer une alliance entre les autorités urbaines et le « milieu » ? Nous avons, de manière moins imaginative mais plus vraisemblable, privilégié la traduction de « saltimbanque ».

13. *Que curia sexto anno sui decanatus in destructione curiarum funditus est per cives Lubicensis sacrilego ausu subversa, ita quod nec unica arbor nec stipes remansit* (*Acta quorundam episcoporum Lubicensium*, éd. *Monumenta Germaniae Historica SS*, t. 25 p. 492, l. 11).

14. *Puppes galearum volvens de versus exercitum Ianue, proras cuiusque ipsarum in quantum potuit trahens ad ripam Sagone cum spaldis antenarum et arborum positus in mari, et cum bricolis erectis in ripa Sagone* (*Annales Ianuenses*, éd. *Monumenta Germaniae Historica SS*, t. 18, p. 207, l. 33). Sur ce sens voir aussi Sergio APROSIO, *Vocabolario ligure storico-bibliografico, sec. X-XX. Parte prima : latino*, 2 vol., Savona, Sabatelli, 2001, au t. 1, p. 83.

15. Félix GAFFIOT, *Dictionnaire*, op. cit., p. 755.

16. Jan Friedrik NIERMEYER, *Mediae latinitatis lexicon minus*, 2^e éd., Leyde, Brill, 2 vol., 2002, au t. 1, p. 640 ; Albert BLAISE, *Lexicon latinitatis medii aevi*, op. cit., p. 439, y ajoute « ménestrel ».

17. Cf. *Annales Sancti Trudperti*, éd. *Monumenta Germaniae Historica SS*, t. 17, p. 289, l. 68 ; *Chronica universalis Mettensis*, éd. *Monumenta Germaniae Historica SS*, t. 24, p. 512, l. 11.

18. *Historia monasterii Viconiensis, 2^a continuatio Nicolai de Montigni*, éd. *Monumenta Germaniae Historica SS*, t. 25, p. 305, l. 11.

19. DU CANGE, *Glossarium*, op. cit., t. 4, p. 210.

Lors de la bataille se distingua, du côté de l'armée épiscopale, *quidam Beckelarius* (*BW*, § 22). Philipp Jaffé a compris ce dernier mot comme un nom propre : quelqu'un de la famille *Beckelarius*. C'est parfaitement possible. Mais on ne peut exclure qu'il s'agisse d'un *baccalarius* (en français « bachelier »), c'est-à-dire un homme de condition chevaleresque qui n'a pas encore été adoubé²⁰.

Cependant, il ne fallait pas perdre de vue que l'auteur du *Bellum Waltherianum* n'était pas francophone, mais germanophone. On le voit à diverses reprises. Lorsqu'il parle du frère de l'évêque, Hermann de Geroldseck, il le dit *advocatus* nommé par le roi des Romains : cela correspond davantage au titre allemand de *Vogt* qu'au titre français de « bailli » (*BW*, § 25). De même, le *Bellum Waltherianum* utilise l'expression de *terra superior* pour désigner la Haute-Alsace (*BW*, § 13), ce qui renvoie clairement à l'*Oberland*. Enfin, on peut relever qu'à l'occasion l'expression latine du *Bellum Waltherianum* est teintée de germanisme : dans *dicta bona ipsis... deberent remanere*, « *deberent* » a ici une valeur de futur, comme c'est le cas en allemand avec le verbe modal « *sollen* », qu'on retrouve dans la traduction allemande de Closener : « *also daz die gütere inen unde iren nochkummen ewiclichen soltent bliben* » (*BW*, § 10)²¹.

20. Sur ce sens, voir *Lexicon latinitatis nederlandicae*, *op. cit.*, p. 441 ; *Dictionary of Medieval Latin from British Sources*, t. 1, Oxford, Oxford University Press, 1975-1997, p. 173. En revanche le *Mittellateinisches Wörterbuch*, *op. cit.*, t. 1, col. 1 303 ne connaît que les sens de « serviteur » et « vassal » (outre celui de bachelier universitaire).

21. Chronique de Fritsche Closener, dans Carl HEGEL (éd.), *Die Chroniken der oberrheinischen Städte. Straßburg, erster Band*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1961 (¹Leipzig, Hirzel, 1870), p. 77.

Bellum Waltherianum

1. En l'an du Seigneur 1260, le mardi après le dimanche où on chante le *Reminiscere* [2 mars 1260], mourut le seigneur Henri de Stahleck, évêque de Strasbourg²². Par la suite, le samedi avant les Rameaux [27 mars 1260], le seigneur Walter de Geroldseck outre-Rhin²³ fut élu évêque de Strasbourg. Pendant l'été, il fut confirmé par l'archevêque de Mayence, puis ordonné prêtre et consacré évêque*. Lors de la fête de la Purification de la sainte Vierge suivante [2 février 1261], il célébra dans la cathédrale de Strasbourg sa première messe. Beaucoup de nobles et de puissants vinrent à cette fête : l'abbé de Saint-Gall Berthold²⁴ vint avec 1 000 cavaliers, l'abbé de Murbach Berthold²⁵, fils de la tante de l'évêque, avec 500 cavaliers. Il y eut aussi une multitude infinie de nobles, de comtes, de seigneurs et de puissants.

2. Lors du carême suivant [9 mars - 16 avril 1261] vinrent des Flagellants*, dont nous avons déjà parlé²⁶. On a estimé et même compté que 1 500 Strasbourgeois se firent Flagellants. On les compta tous, parce qu'ils allaient en procession deux par deux.

3. Par la suite, avant la Pentecôte de cette année [12 juin 1261], apparut entre l'évêque et les bourgeois de Strasbourg matière à querelle au sujet de certains droits dont l'évêque disait qu'ils lui appartenaient. Comme on ne pouvait apaiser cette querelle, même si beaucoup de gens s'y efforçaient, le lundi, le mardi et le mercredi de la semaine de

22. Henri de Stahleck, évêque de Strasbourg de 1245 (élu avant le 18 novembre ; consacré au début 1246) à sa mort le 2.03.1260 (Erwin GATZ (dir.), *Die Bischöfe des Heiligen Römischen Reiches. 1198 bis 1448: ein biographisches Lexikon*, Berlin, Duncker & Humblot, 2001, p. 735).

23. Walter de Geroldseck (outre-Rhin), élu le 23.10.1260, consacré après le 30 décembre de cette année, mort le 14.02.1263 (cf. § 31) (Erwin GATZ (dir.), *Die Bischöfe*, op. cit., p. 735-736, Bernhard METZ, « Geroldseck über Rhein. 2. Walter », in *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne* [désormais *NDBA*], Strasbourg, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1982-2003, t. 13, p. 1170-1171).

24. Berchtold de Falkenstein, abbé de Saint-Gall du 25.11.1244 à sa mort le 10.07.1272 (*Helvetia Sacra*, Bâle, Schwabe, III/2, p. 1301-1303).

25. Berthold de Steinbrunn, abbé de Murbach de 1260 à sa mort survenue le 13.12.1285. Il co-scelle comme partisan de Walter l'armistice du 13.07.1262, et plus tard le traité de paix du 24.07.1266 (*Helvetia Sacra*, op. cit., III/1, p. 886-887).

26. Cf. les *Annales* d'Ellenhard, éd. *Monumenta Germaniae Historica SS*, t. 17, p. 102-103, où les Flagellants strasbourgeois sont estimés à plus de 1 200 personnes.

Pentecôte [13-15 juin 1261], les bourgeois sortirent de la ville en armes et détruisirent, ou du moins endommagèrent, le mont Haldenbourg²⁷ et remplirent le fossé, profond et bien consolidé, qui avait été creusé autour de cette position fortifiée. Ils craignaient en effet que l'évêque n'y construise un château, ce qui leur aurait été gravement préjudiciable.

4. Suite à cela l'évêque ordonna à tous les chanoines*, à tous les clercs*, les grands comme les petits, et même aux étudiants, sous peine d'excommunication et de privation de l'office* et du bénéfice*, de sortir de la ville de Strasbourg. En fils obéissants ils le firent tous, sauf le seigneur Berthold d'Ochsenstein, doyen* du chapitre cathédral²⁸, et le seigneur Henri de Geroldseck en Vosges, chantré* de l'Église de Strasbourg, celui qui devint évêque de Strasbourg après la mort de Walter²⁹. Le doyen Berthold était resté avec l'accord de l'évêque, à cause de son âge et de sa faiblesse physique. Mais le chantré Henri, lui, resta contre la volonté de l'évêque, parce qu'il s'opposait à lui. Il s'était déjà opposé à lui lors de son élection. Une fois le clergé sorti de la ville, l'évêque jeta contre celle-ci un interdit* général, de sorte que tous les sacrements ecclésiastiques furent interdits, même aux tout-petits et aux malades. De ce fait les bourgeois demandèrent à quelques prêtres étrangers de venir en ville. Quelques-uns, mais peu nombreux, au nombre de trois environ, vinrent et administrèrent les sacrements ecclésiastiques aux tout-petits et aux malades, contre l'ordre de l'évêque.

27. Cité comme « *castrum Haldenburg* » en 1198 lors de sa destruction par Philippe de Souabe, la Haldenburg, reconstruite par les Staufen, avait été reprise par l'évêque de Strasbourg au terme d'un nouveau siège en 1246. Encore partiellement visible avant les travaux de fortification de Strasbourg à la fin du XIX^e siècle, elle était bâtie sur l'actuel Holderberg, à 1 km au sud-sud-ouest de Mundolsheim, voir Thomas BILLER et Bernhard METZ, « Der Burgenbau der Stauffer im Elsaß », in Volker HERZNER, Jürgen KRÜGER (dir.), *Burg und Kirche zur Stauferzeit*, Ratisbonne, Schnell und Steiner, 2001, p. 76-110, ici p. 96-97.

28. Les sires d'Ochsenstein sont un rameau des Geroldseck-en-Vosges, cité depuis 1187. Leur château se trouve près de Reinhartsmunster, au-dessus de Marmoutier (Bernhard METZ, « Ochsenstein, sires d' », *NDBA*, p. 2889-2893, ici p. 2889).

29. Henri de Geroldseck-en-Vosges (° avant 1220, † 12.02.1273), cousin de Walter, auquel il s'opposa. Après la mort de Walter, il fut élu unanimement à l'évêché de Strasbourg et s'appliqua immédiatement à faire la paix avec la ville de Strasbourg (Bernhard METZ, « Geroldseck am Wasichen, Heinrich von », in *NDBA*, t. 13, p. 1169).

5. Lorsque les chanoines, les chevaliers, les ministériaux* de l'Église, les Kage, les Beger, les Burggraf³⁰, et de nombreux autres étaient sortis de la ville, ils y avaient laissé tous leurs biens sauf l'argent, c'est-à-dire le vin, le blé, la viande et d'autres biens marqués de leur nom pour qu'ils puissent en connaître la valeur parce qu'ils en espéraient le paiement. Après leur départ, les habitants s'emparèrent de leurs biens, les distribuant entre eux à leur guise, et détruisirent entièrement les maisons des exilés et coupèrent leurs poutres qu'ils avaient en nombre infini. Les demeures des chanoines restèrent vides. Chacun y entraît, les vagabonds et tous ceux qui le voulaient, emportant les serrures, les fermetures de portes, les bancs, les portes, et pillant selon leur bon plaisir tout ce qu'ils pouvaient arracher.

6. L'évêque rassembla une grande armée comprenant son oncle l'archevêque de Trèves³¹, qui vint avec sept cents hommes armés, l'abbé de Saint-Gall³² avec de nombreux hommes, l'abbé de Murbach³³ avec de nombreux hommes, le comte Rodolphe de Habsbourg, qui par après fut promu roi des Romains³⁴, et bien d'autres comtes, seigneurs et nobles (en effet tous ceux qui étaient hors des murs de la ville, même dans les villages les plus proches, s'opposaient à celle-ci³⁵). Ils se regroupèrent

30. Les Kage, clan jouant un rôle important dans la ministérialité épiscopale dès la seconde moitié du XII^e siècle ; les Beger sont une branche du clan Kage à partir de 1201. Après la bataille, exclus du Conseil, ils se retirèrent dans leurs possessions rurales. Cf. Bernhard METZ, « Kage », in *NDBA*, t. 19, p. 1860-1861 et Jean BRAUN, « Beger », in *NDBA*, t. 3, p. 158-159. Au XIV^e siècle un rameau des Reimböldelin porte le nom de Burggraf, mais en 1258, le détenteur du titre de burgrave de Strasbourg était un von Dicke selon Julius KINDLER VON KNOBLOCH, « Das goldene Buch von Straßburg. Erster Theil », *Jahrbuch der k. k. heraldischen Gesellschaft Adler zu Wien*, 1884, p. 71-131, ici p. 87.

31. Henri II de Fénétrange (= Finstingen), chanoine du chapitre cathédral de Strasbourg à partir de 1241, chantre du chapitre cathédral de Verdun à partir de 1250, archevêque de Trèves de 1260 à 1286 (Erwin GATZ (dir.), *Die Bischöfe, op. cit.*, p. 796-797 ; *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, t. 15, Herzberg, T. Bautz, 1999, col. 697).

32. Cf. *supra* n. 24.

33. Cf. *supra* n. 25.

34. Le comte Rodolphe de Habsbourg (° 1218, † 15.07.1291) élu roi des Romains le 1.10.1273 (*Lexikon des Mittelalters*, Munich/Zurich, Artemis, 1980-1999, VII, col. 1072-1075).

35. Il est probable que cette opposition ville/campagne dépassait un affrontement bourgeois urbains contre aristocratie rurale : comme on le verra à plusieurs reprises dans ce texte, les troupes de la ville saccagent les villages sans aucune volonté de jouer les simples paysans contre les seigneurs.

d'abord à Holtzheim³⁶ et assiégèrent le château de Lingolsheim, qui était de valeur et de force moyennes, et ils le prirent en laissant toutefois ceux qui étaient dedans se retirer et rentrer dans la ville avec toutes leurs affaires, sans dommage. L'évêque occupa ce château avec ses hommes. Ayant fait cela, il assiégea la ville avec son armée, installant son camp dans un pré à côté du village d'Eckbolsheim, entre celui-ci et Koenigshoffen.

7. Lorsqu'ils s'étaient installés dans ce pré, l'archevêque de Trèves n'était pas encore arrivé avec son armée, mais il les rejoignit le même jour. Pendant que l'archevêque allait de Hausbergen vers Eckbolsheim, l'un de ses chariots suivait à la traîne, portant des armes et d'autres affaires. Vint alors un saltimbanque appelé Bitterphil, résidant dans la ville, qui avec quelques autres Strasbourgeois, captura le chariot et le ramena à Strasbourg. L'ayant appris, les hommes de l'archevêque, qui n'avaient pas encore retiré leurs armes du chariot, prirent avec eux de nombreux hommes de la région croisés en chemin, à savoir les seigneurs de Lichtenberg³⁷, le maréchal de Hunebourg³⁸ avec les siens et bien d'autres, et se précipitèrent vers la ville. En arrivant à la porte près de Sainte-Aurélié³⁹, du côté de Koenigshoffen,

36. Le 11.07.1261, par un acte donné dans le camp de Holtzheim (« *in castris Holtzheim* »), Berthold abbé de Saint-Gall et Rodolphe comte de Rapperswil (près de Saint-Gall) accordaient un sauf-conduit aux bourgeois qui viendraient pour négocier (Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch der Stadt Strassburg*, Strasbourg, Trübner, t. 1, 1879, n°472, p. 358).

37. Sur les frères de Lichtenberg, Henri II, Louis II et Conrad, voir Jean-Michel RUDRAUF, « Lichtenberg », in *NDBA*, t. 24, p. 2348-2349. Henri II de Lichtenberg († 1269) était entré en conflit avec la ville de Strasbourg dès 1252-1259, à propos d'empiétements sur ses prérogatives d'avoué. Il soutint par la suite l'évêque Walter contre la ville.

38. Les Schultheissen von Strassburg ont obtenu la charge militaire de maréchal de l'évêque dans les années 1240, succédant ainsi aux Hunebourg auxquels ils n'étaient pas apparentés. Maréchal de 1251 à 1279, Eberhard se fait appeler « de Hunebourg » en 1262, sans doute suite à l'acquisition du château éponyme (Bernhard METZ, « 3. Hüneburg », in *NDBA*, t. 18, p. 1719-1720).

39. L'actuel Faubourg national, désigné depuis 1240 sous le nom de *Under wagnern* ou quartier des charrons se situe hors les murs de la vieille ville jusqu'à la construction d'une enceinte fortifiée en 1374. Prolongeant la Grand rue, l'axe routier qui le traversait était le plus important de la cité en direction des Vosges. Il existait une porte du côté intérieur, la « Porte face à Saint-Michel », citée depuis 1143, et sans doute un poste de garde à l'opposé, vers Koenigshoffen, non loin de l'église Sainte-Aurélié. Ce dernier, peut être flanqué d'une tour, a été remplacé au XIV^e siècle par la Porte blanche, détruite lors du bombardement de 1870. Cf. Adolphe SEYBOTH, *Strasbourg historique et pittoresque*, Strasbourg, L'imprimerie alsacienne, 1894, p. 687.

ils trouvèrent quelques rares bourgeois parce que c'était l'heure du déjeuner : la plupart de ceux qui étaient de faction à ce poste de garde étaient rentrés manger en ville. Ils y trouvèrent cependant des boulangers et quelques autres, tel le seigneur Reibold, surnommé *der lange Reibold*, frère de Liebenzeller l'Ancien⁴⁰, et un petit groupe à qui on avait confié la garde de la porte en ce jour de la Sainte-Marguerite [15 juillet 1261⁴¹]. Les chevaliers venus de l'extérieur, qui tous, bien armés, montaient de bons destriers, attaquèrent les gardes de la porte, voulant entrer contre la volonté de ces derniers dans le faubourg de la ville. Mais les bourgeois qui s'y trouvaient résistèrent, et il y eut un combat. Environ 60 destriers des assaillants furent tués, mais aucun des cavaliers ; parmi les défenseurs furent tués trois pauvres gens, et furent pris le seigneur Reibold der Lange, frère de Liebenzeller, et quelques jeunes qui étaient allés au jardin afin de voir l'armée de l'évêque, à savoir Reibold dit Frumolt, fils du frère du seigneur Reibold Liebenzeller, Böckelin vor dem Münster, Eberd Sicke, et quelques autres⁴². Après cela, le lendemain de la Sainte-Marguerite, quelques religieux s'étant interposés, une trêve fut conclue entre l'évêque et la ville de Strasbourg jusqu'à la fin des moissons. Et dans l'armée de l'évêque chacun s'en retourna d'où il venait.

8. Comme malgré les efforts de nombreuses personnes on n'avait pu régler ce conflit pendant la trêve, dès que celle-ci fut finie, vers l'automne, le seigneur évêque rassembla une armée dont il plaça une partie

40. Lignage noble issu de la famille des Vicecorn. Reibold fut stettmeister de Strasbourg en 1263 et apparaît comme monnayeur avec ses deux fils en 1266 (Philippe DOLLINGER, « Liebenzeller », in *NDBA*, t. 24, p. 2362).

41. La date de la Sainte-Marguerite varie d'un diocèse à l'autre : à Strasbourg c'est le 15 juillet (Hermann GROTEFEND, *Taschenbuch der Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit*, Hanovre-Leipzig, Hahn, 1898, p. 49).

42. Presque tous ces noms se retrouvent dans les listes du Conseil dans les années avant ou après le conflit cf. Jacques HATT, *Liste des membres du Grand Sénat de Strasbourg, des Stettmeistres, des Ammeistres, des Conseils des XXI, XIII et XV du XIII^e siècle à 1789*, Strasbourg, Mairie de Strasbourg, 1963, p. 10-14.

à Geispolsheim, une autre au Kochersberg⁴³, et la plus grande partie près de Molsheim. Tout ce qui était hors les murs avait pris parti contre la ville, sauf le seigneur Otton d'Ochsenstein l'Ancien⁴⁴ avec quelques chevaliers, le seigneur Burchard de Hohenstein⁴⁵ avec deux chevaliers, Weltron de Guirbaden⁴⁶ avec deux frères qu'on appelait *die Ringreven*, qui soutinrent la ville contre rémunération, et des mercenaires étrangers, fantassins, archers et environ 60 cavaliers. Pendant tout l'automne, l'évêque, son armée et ceux qui se tenaient en amont de Lingolsheim interdirent de laisser entrer en ville la moindre goutte de vin. Pourtant cet automne-là les vendanges avaient été si abondantes que dans toute la région l'*ohme** de vin se vendait quatre deniers et le tonneau de vin plein se vendait au prix du tonneau vide. La raison de cette grande abondance de vin était qu'on ne pouvait en faire entrer dans la ville. Cependant il n'y eut aucune cherté dans la cité, car le rézal* de froment se vendait quatre sous, et celui de vin quatre deniers.

43. Commune de Neugartheim, canton de Truchtersheim. Occupant une position stratégique à 300 m d'altitude sur un sommet rehaussé par un tertre artificiel, le Kochersberg surveille l'axe routier Strasbourg-Saverne, à mi-chemin des deux villes. Il a donné son nom à la région la plus fertile de Basse-Alsace. Quoiqu'il ait été qualifié de « *Curia de Cochersberg* » lors de son rachat par l'évêque Henri de Stahleck à l'abbaye de Haute-Seille en 1249, il devait déjà disposer d'importants retranchements (peut-être de la fin de l'Empire romain) et d'une tour en bois. Sa mention effective en tant que château remonte à 1334, toujours aux mains de l'évêque de Strasbourg. Celui-ci l'engage puis le cède à la ville à Strasbourg (1394) qui le conserve jusqu'à son abandon à l'issue des guerres du XVII^e siècle. Cf. Bernhard METZ, « Le château de Kochersberg. Esquisse historique », *Koschersbari*, n° 26, hiver 1992, p. 24-29 ; François PETRY, « À propos de vues restées inconnues de Strasbourg et des châteaux de Fleckenstein et de Kochersberg », *Châteaux forts d'Alsace*, n° 9, 2008, p. 67-80.

44. Otton III d'Ochsenstein († 1291). Issu d'une famille de noblesse libre, il avait épousé une sœur de Rodolphe de Habsbourg (peut-être en 1243). Ce mariage est à l'origine de la nomination de leur fils Otton IV comme landvogt d'Alsace et de Brisgau par le roi Rodolphe (Bernhard METZ, « Ochsenstein, sires d' », *op. cit.*, p. 2889-2890).

45. Famille de la petite noblesse qui apparaît en 1226 et qui fut régulièrement en conflit avec les évêques de Strasbourg. Le château éponyme se situait près de Haslach. Les homonymies ne permettent pas de déterminer de quel Berthold il s'agit, trois ou quatre hommes avec ce prénom se succédant de 1258 à 1329 (Bernhard METZ, « Hohenstein », in *NDBA*, t. 17, p. 1646-1647).

46. Les Guirbaden sont une famille noble vassale de l'évêque de Strasbourg, sans doute ministériaux à l'origine (Bernhard METZ, « Girbaden », in *NDBA*, t. 13, p. 1193-1194).

9. Le conflit se prolongeant, Rodolphe de Habsbourg, qui accéda à la royauté par la suite, son oncle le seigneur Godefroid de Habsbourg⁴⁷, Hartmann comte de Kybourg⁴⁸, titre dont le seigneur Rodolphe hérita par la suite, ainsi que le comte Conrad de Fribourg⁴⁹ et le seigneur Henri de Neuchâtel, prévôt* de la cathédrale de Bâle⁵⁰, qui devint plus tard évêque de Bâle et eut alors de nombreux et grands conflits avec le seigneur Rodolphe de Habsbourg, vinrent à Strasbourg, conclurent une alliance avec les bourgeois contre l'évêque et ses partisans et jurèrent à tous les bourgeois et au peuple de la ville de Strasbourg — peuple qui avait été rassemblé officiellement pour cela, au son des cloches, dans la cour appelée *Fronhof*⁵¹ —, de soutenir loyalement la ville contre quiconque aussi longtemps qu'ils vivraient. De leur côté, les bourgeois leur prêtèrent un serment semblable.

10. Par la suite, les bourgeois sortirent très souvent de la ville pour brûler les villages et dévaster les terres de leurs ennemis, en particulier celles du seigneur de Lichtenberg et du père de l'évêque de Geroldseck

47. Godefroid était en fait le cousin de Rodolphe et non son oncle : tous deux étaient petits-fils de Rodolphe II de Habsbourg, dit l'Ancien : cf. Philippe NUSS, *Les Habsbourg en Alsace des origines à 1273. Recherches pour une histoire de l'Alsatia Habsburgica*, Altkirch, Société d'histoire du Sundgau, 2002, p. 427 et *passim*.

48. Famille noble du nord de la Suisse (Kyburg est situé entre Effretikon et Winterthur, canton de Zurich). Hartmann IV de Kybourg († 1264) était le dernier rejeton mâle de la famille, si bien que son neveu Rodolphe de Habsbourg, fils de sa sœur Hedwige, hérita de la plus grande partie de ses terres. Cf. *Lexikon des Mittelalters*, V, col. 1119-1120 et Ueli MÜLLER, « Kyburg (comté, château) », in *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*, version du 06.11.2008, traduit de l'allemand. En ligne : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/007829/2008-11-06/>, consulté le 15.07.2022.

49. Conrad I^{er}, comte de Fribourg/Brisgau (° 1236, † 1271), cf. Eva Maria BUTZ, *Adlige Herrschaft im Spannungsfeld von Reich und Region. Die Grafen von Freiburg im 13. Jahrhundert*, Fribourg, Stadtarchiv, 2002, p. 119-129.

50. Henri de Neuchâtel, fils du comte Ulrich III de Neuchâtel, chanoine de la cathédrale de Bâle en 1234, prévôt en 1259, coadjuteur en 1261. Il dirige dès lors la politique bâloise. Devenu évêque en 1263 malgré son inculture, il eut un épiscopat très politique (Romain JUROT, « Neuchâtel, Henri de », in *DHS*, version du 04.11.2010. En ligne : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/012862/2010-11-04/>, consulté le 15.07.2022).

51. C'est sur le *Fronhof*, cour de l'évêque sur l'actuelle place du Château, que se trouvait l'ancien *Rathaus* — avant la construction en 1321 de la Pfalz sur ce qui est aujourd'hui la place Gutenberg —, d'après la chronique de Jakob Twinger von Königshofen ; voir sur ce point Yuko EGAWA, *Stadtherrschaft, op. cit.*, p. 199. L'investissement par les rebelles de ce lieu évoquant la dépendance des institutions urbaines envers l'évêque est donc très symbolique.

outré-Rhin⁵², celles du comte Sigebert de Werde⁵³ et du seigneur de Rathsamhausen⁵⁴, ainsi que celles d'autres seigneurs. En retour, l'évêque saccagea tous les biens que ces Strasbourgeois avaient dans son diocèse. Il distribua leurs champs et leurs vignes à ses chevaliers et à ses alliés afin que ces biens appartiennent désormais, et pour toujours, à eux et à leurs successeurs.

11. Alors que le conflit s'était poursuivi jusqu'à Noël, les bourgeois sortirent de la ville le jour de la Saint-Thomas de Cantorbéry [29 décembre 1261] avec tous leurs alliés, les comtes et les autres, de telle sorte qu'il ne resta que quelques hommes en ville. Ils se dirigèrent vers Breuschwickersheim pour y emporter la position fortifiée de chevaliers qui s'y était établie et dont ils avaient subi de nombreux dommages. Cependant, à leur arrivée au village, ils découvrirent que du vin de l'année y coulait à flots. Les pauvres en burent tant et avec un tel enthousiasme, que beaucoup d'entre eux, qui n'avaient pas encore bu de vin de l'année, allèrent jusqu'à s'enivrer et gisaient par terre. L'évêque avait prévu ce qui se passerait. Il rassembla tous ses alliés, tant fantassins que cavaliers, venant de presque tout le pays. Il avait en effet décrété que lorsque la grande cloche sonnait à Molsheim, elle devait sonner par après dans la localité la plus proche et ainsi de suite jusqu'à Sélestat, Rhinau, Saverne et Haguenau. Tous se rassemblèrent auprès de l'évêque. Aussi, lorsqu'il marcha avec son armée contre les bourgeois, il avait plus de soldats d'infanterie et de cavalerie qu'eux. Il monta sur la colline située entre Breuschwickersheim et Kolbsheim, afin d'être bien visible des Strasbourgeois et il s'approcha tellement d'eux qu'ils pouvaient se parler. L'évêque avait l'intention de livrer là bataille aux bourgeois. Cependant, une rivière le séparait des bourgeois, suffisamment profonde pour en rendre la traversée difficile⁵⁵.

52. Walter de Hohen-Geroldseck († 1275/77). Cf. Bernhard METZ, « Geroldseck über Rhein. 1. Walter », in *NDBA*, t. 13, p. 1170).

53. Les comtes de Werde sont une branche des comtes de Sarrebrück. Sigebert V (initialement nommé Henri), fils posthume de Sigebert IV († 1238) récupère difficilement les domaines de son père. Il est comte, mais porte habituellement le titre de landgrave (cf. § 25) (Bernhard METZ, « Woerth », in *NDBA*, t. 40, p. 4286-4288, ici p. 4287).

54. Hartmann de Rathsamhausen, possessionné près de Sélestat, possédait alors avec ses cousins une part du château du Haut-Koenisbourg (Nicolas MENGUS, « Rathsamhausen (von, de) », in *NDBA*, t. 30, p. 3091).

55. Les troupes de l'évêque se tiennent sur le Knoblochsberg, Kolbsheim se trouvant sur le flanc sud de cette colline séparée de Breuschwickersheim, situé plus au nord, par le cours du Muhlbach, petit affluent de la Bruche aujourd'hui peu profond.

S'il n'y avait pas eu cet obstacle, une grande bataille se serait tenue à cet endroit, et on disait que si elle avait eu lieu, l'évêque l'aurait remportée. Quant aux bourgeois, comme l'évêque ne parvenait pas à trouver un bon accès vers eux à proximité de la rivière, ils entamèrent leur retraite, apeurés et même terrifiés. Lorsque les bourgeois se retirèrent, quelques pauvres hommes, saoulés au vin de l'année, refusèrent de quitter le village malgré les avertissements et bien qu'on voulût les y forcer. Une dizaine ou une quinzaine de ces pauvres hères restèrent près du vin. Les ennemis survinrent alors et les ivrognes les saluèrent et leur offrirent du vin. Mais les ennemis leur rendirent leur salut en leur coupant les mains et les pieds, puis les exécutèrent. Ils furent vengés lors de la bataille de Hausbergen : beaucoup de partisans de l'évêque y furent tués et peut-être cela ne serait-il pas arrivé s'ils n'avaient pas commis ce forfait. En effet parmi les morts de Hausbergen beaucoup auraient pu être faits prisonniers. Quant aux bourgeois, lorsqu'ils revinrent vers Strasbourg, ils incendièrent en chemin les villages de Breuschwickersheim, Achenheim, Oberschaeffolsheim et Wolfisheim, puis ils entrèrent en ville. Après cela, les comtes retournèrent dans leurs terres.

12. Tant Colmar que Kaysersberg se rangèrent du côté de l'évêque, qui y était très puissant, et elles n'obéirent à personne d'autre qu'à lui, car le pouvoir impérial était alors vacant. Or il y avait à Colmar un écoutète * du nom de Jean, issu d'une parentèle puissante et fort apprécié des habitants⁵⁶. Plusieurs factions s'opposant à Colmar, il fut chassé par celle qui avait les faveurs de l'évêque. Ce Jean convint avec le comte Rodolphe de Habsbourg et son parent le comte Godefroid⁵⁷, qu'il entrerait en secret dans la ville et s'arrangerait avec ses amis pour laisser une porte

56. Jean Roesselmann. Le personnage est connu davantage par l'historiographie que par les documents d'archives. Selon la *Chronique* des Dominicains de Colmar, contestable, cet homme d'origine modeste, originaire de Turckheim, aurait d'abord travaillé dans l'antichambre d'écoutes colmariens, avant d'être appelé lui-même à la fonction. Il correspondrait au « *schultheiss* Jean », souscripteur pour Colmar d'une ligue urbaine en 1250, puis de la grande ligue rhénane de 1254. À la mort de l'évêque strasbourgeois Henri de Stahleck, et à l'avènement de Walter de Geroldseck, Jean Roesselmann est destitué au bénéfice du sire de Rathsamhausen. À la faveur de la montée en puissance de Rodolphe de Habsbourg, il fait donc un retour en force dans son office d'écoutes, voir Christian WILSDORF, « Jean Roesselmann », in *NDBA*, t. 32, p. 3262 ; Id., in Georges LIVET (dir.), *Histoire de Colmar*, Toulouse, Privat, 1983, p. 35-38.

57. Cf. *supra* n. 47. *Patruus* comme l'allemand *vetter* signifie d'abord « oncle », mais peut désigner aussi tout parent masculin en ligne agnatique.

ouverte durant la nuit. Lorsque les comtes seraient arrivés en force avec leurs hommes, il les ferait entrer et leur livrerait la ville de Colmar. Ce plan fut mis à exécution.

De fait l'écoutète entra dans la ville dans un tonneau bien fermé des deux côtés. Il fut conduit à la demeure d'un chanoine qui était son parent et qui était au courant de l'affaire⁵⁸. Ayant envoyé chercher ses amis influents, il décida en secret avec eux d'agir selon ce qu'on a dit précédemment. Aussi la nuit venue, le comte Godefroid, valeureux et courageux chevalier, bien plus hardi et plus jeune que le comte Rodolphe, accompagné de nombreux chevaliers armés et d'autres, prit position avec ses hommes en dehors de la ville à une distance de deux acres⁵⁹ ou plus, attendant le signal qui devait indiquer quand la porte serait ouverte. L'écoutète, la nuit convenue, vint avec ses hommes à la porte prévue et la fit ouvrir. Mettant le feu à une botte de paille fichée à la pointe d'une lance, il donna le signal que la porte était ouverte. Quand ils le virent, les assaillants s'élancèrent et pénétrèrent en force dans la ville. On organisa d'abord ceci : dans chaque rue on jeta une botte de paille, et on y mit le feu afin de mieux voir et d'être mieux vu. Tout cela eut lieu au moment du premier sommeil. Après cette entrée, les chevaliers chevauchèrent de rue en rue, les épées dégainées en criant : « Habsbourg ! ». Les ennemis de l'écoutète et les membres de la faction adverse, voyant ce qui se passait, furent sans chausses ni souliers et sautèrent du haut des murs de la ville, tandis que quelques autres furent capturés et mis à mort. C'est ainsi que la ville fut prise, ce dont la majorité de la population se réjouit. Au matin le comte Rodolphe fit son entrée et tous les bourgeois le reçurent volontiers comme leur seigneur. Ils lui obéirent jusqu'à ce qu'il devienne roi et mieux encore après son élection. Il prit ensuite Kaysersberg.

58. Il s'agit ici certainement d'un chanoine de la collégiale Saint-Martin de Colmar.

59. Le terme latin *ager* correspond ici sans doute à l'unité de mesure *Acker*, pièce de terre qu'un attelage peut labourer en une demi-journée (voir Jean-Michel BOEHLER, *Poids et mesures dans l'Alsace d'autrefois*, Strasbourg, FSHAA, 2010, p. 63 et ID., « Acker », in *Dictionnaire historique des Institutions de l'Alsace* [désormais *DHIA*], Strasbourg, FSHAA, 2010- , t. 1, p. 31), utilisée par l'auteur pour exprimer une distance.

13. Il y avait en ce temps plusieurs factions et de la discorde dans la ville de Mulhouse qui appartenait à l'évêque⁶⁰. Cependant, dès qu'on apprit ce qui était arrivé à Colmar, une faction envoya secrètement une délégation auprès de ces comtes. Elle leur promit que, s'ils venaient armés nuitamment elle leur livrerait la ville, leur ouvrirait une porte et accueillerait le comte Rodolphe en tant que seigneur, comme Colmar l'avait fait. En effet, l'évêque leur avait imposé trop de contraintes, ayant installé comme écoutète dans son très puissant château, accolé aux murailles de la ville, le seigneur de Steinbrunn, le fils de sa tante⁶¹, qui les agressait tous les jours par de nombreux abus et injustices. Les comtes prirent alors la ville de Mulhouse, comme cela s'était passé à Colmar. Mulhouse obéit dès lors au comte Rodolphe, le recevant comme seigneur, ce qu'il demeura jusqu'à sa mort. Quant au château de Mulhouse, il entra en conflit avec le comte et la ville. Rodolphe, les bourgeois et ses hommes l'assiégèrent alors pendant douze semaines avant de le soumettre. Après l'avoir pris, le comte fit prisonniers tous ceux qui s'y trouvaient et en garda quelques uns en captivité pendant douze ans, ne les libérant qu'après son accession à la royauté. Rodolphe détruisit le château à la demande des bourgeois de la ville. Ainsi, tout l'Oberland jusqu'à Bâle, à l'exception de Rouffach, s'opposait à l'évêque, soutenant la ville de Strasbourg.

14. Après ceci, quelques chevaliers qui se trouvaient près de Colmar, des nobles du conseil de l'évêque, ainsi que des habitants qui avaient été expulsés de cette ville se concertèrent parce qu'ils voulaient y entrer et la prendre comme l'avait fait le comte. Un matin, ils arrivèrent armés devant la porte de la ville, confiants dans leurs alliés et partisans qui s'y trouvaient. En effet, comme avec l'aide de ceux-ci la porte avait été ouverte dès l'aube, ils entrèrent dans la cité. Ils étaient environ une centaine, très bien armés, casqués, les épées dégainées et poussant le cri de guerre de l'évêque. L'ayant appris, l'écoutète Jean prit rapidement ses armes et appela tous ses amis, du moins ceux qu'il put trouver, car

60. Bien que située, du point de vue ecclésiastique, dans le diocèse de Bâle, la ville de Mulhouse appartenait, au temporel, à l'évêque de Strasbourg, voir Georges LIVET et Raymond OBERLÉ (dir.), *Histoire de Mulhouse des origines à nos jours*, Strasbourg, Éditions des Dernières Nouvelles d'Alsace, 1977, p. 21-25.

61. Il s'agit sans doute de Walter de Steinbrunn, dont la veuve lègue ses biens à la maison Saint-Jean de Mulhouse en 1276. Walter était le fils d'Henri de Steinbrunn(-le-Bas) et d'une Geroldseck, sœur du père de l'évêque Walter (Ernest MEININGER, « L'ancienne noblesse de Mulhouse », *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*, t. 44, 1924, p. 65-169, ici p. 141).

presque tous dormaient encore. Quelques hommes du peuple marchèrent contre ceux qui étaient entrés, se heurtant à eux dans la ville. Le premier à être tué fut l'écouteur lui-même. Après cela, ses troupes et celles du peuple augmentèrent en nombre : elles déplorèrent beaucoup la mort de l'écouteur, qui était très apprécié. Le voyant mort, elles s'emportèrent encore plus contre leurs ennemis et les attaquèrent de telle sorte que ces derniers ne purent leur résister. Voyant cela, certains parmi eux s'enfuirent vers la porte par laquelle ils étaient entrés et s'échappèrent. Les autres, ceux qui restaient, furent tués ; aucun d'eux ne fut fait prisonnier. Certains bourgeois qu'on soupçonnait de complicité furent aussi tués dans l'action, et d'autres furent traînés attachés à la queue d'un cheval et placés sous la potence, sur des roues.

15. Entre temps, l'évêque et les bourgeois de Strasbourg, à cause de qui cela se passait, poursuivaient leur affrontement en dévastant chaque jour, par le feu et le pillage tout le pays de part et d'autre du Rhin, entre Brisach et Seltz.

16. Le conflit se poursuivit ainsi malgré les efforts répétés de nombreux nobles et religieux : personne n'arrivait à le faire cesser. Le mercredi après le dimanche où on chante *Reminiscere* [8 mars] en l'an du Seigneur 1262⁶², alors que la guerre perdurait, presque tous les bourgeois, les cavaliers avec les fantassins du peuple de Strasbourg, étaient sortis de la ville vers le milieu de la journée avec des tailleurs de pierre et d'autres ouvriers afin de détruire la tour de l'église de Mundolsheim. Celle-ci était très bien fortifiée, en pierres et élevée⁶³. Ils redoutaient que l'évêque y établisse, tant que la guerre durerait, un point d'appui fortifié près des routes de Haguenau, Brumath, Hochfelden et Saverne, afin que rien ni personne ne puisse accéder à la ville. Lorsqu'il apprit qu'ils avaient détruit la tour, l'évêque réunit une nombreuse armée et fit sonner les cloches de Molsheim. Alors on sonna toutes les cloches comme on l'a expliqué plus

62. Le *BW* donne ici la date de 1259, qui n'a aucun sens par rapport à ce qui précède. La date de 1262, logique à l'intérieur du texte, est confirmée par les autres sources, notamment les *Annales* d'Ellenhard, *op. cit.*, p. 103.

63. La base de cette tour romane est partiellement conservée dans le clocher de l'actuelle église protestante de Mundolsheim. Village et cimetière fortifiés sont attestés entre 1269 et 1300 : existaient-ils déjà en 1262 ? (Bernhard METZ, « Mundolsheim », in *Encyclopédie de l'Alsace*, vol. 9 : Migeon-Ostwald, Strasbourg, Éditions Publitotal, 1984, p. 5376-5377).

haut⁶⁴, et tous les chevaliers vinrent auprès de l'évêque. Il rassembla ainsi environ 300 combattants à cheval et 5 000 fantassins. Depuis Dachstein l'évêque marcha avec son armée sur la ville. De fait, il avait très envie d'engager le combat contre les Strasbourgeois, espérant les vaincre et considérant que la guerre ne pouvait prendre fin que par une bataille. Il s'en voulait même de ne pas les avoir attaqués à Breuschwickersheim, comme cela a été dit plus haut⁶⁵, pour leur livrer bataille. Ainsi donc il passa à l'offensive afin de défaire ceux qui étaient sortis de la ville pour détruire la tour.

292

17. Mais quand les bourgeois qui étaient à la tour apprirent que l'évêque venait contre eux, ils dépêchèrent incontinent à la ville des messagers qui coururent très rapidement. À leur arrivée, ceux-ci parcoururent la ville dans tous les sens en criant que l'évêque allait attaquer ceux des bourgeois qui étaient à la tour. Les cloches sonnèrent alors à toute volée à travers la ville. Ce qu'entendant, toute la ville s'élança contre l'évêque. Quant aux bourgeois qui étaient à la tour, ils se mirent en position de défense, quittèrent Mundolsheim, gravirent la butte face à Haldenbourg⁶⁶ et se tinrent là avec leurs bannières dressées. Ils virent que toute la ville était en route pour les aider. La foule était si nombreuse qu'on pouvait à peine voir les champs. Puisque ces hommes, fantassins et cavaliers de la ville, étaient en route vers eux, les bourgeois qui étaient à l'extérieur de la cité se dirigèrent, toujours sur la même butte, vers Oberhausbergen. Ils y restèrent, jusqu'à ce que les renforts s'approchent. Alors seulement, ils descendirent la butte entre Oberhausbergen et Mittelhausbergen, et arrivèrent à Obershausbergen. À leur arrivée, ils ne trouvèrent pas de chemin pour traverser le village. Ils manœuvrèrent leurs troupes et leurs bannières vers la ville, cherchant un passage qui leur permettrait d'attaquer l'évêque. Bref, en raison d'un fossé qui était hors du village et difficile à traverser avec des chevaux, ils firent faire demi-tour à leurs enseignes et leurs troupes, comme s'ils voulaient aller tout droit vers la ville, ainsi qu'ils l'avaient fait à Breuschwickersheim.

64. Cf. § 11.

65. Cf. § 12.

66. Cf. *supra* n. 27.

18. L'évêque et ses hommes, voyant cela, en furent tout excités et s'écrièrent tous : « Ils s'enfuient ! ». Ils se tenaient sur la colline près du domaine de Stubenweg⁶⁷. Constatant que les bourgeois se dirigeaient vers la ville comme s'ils voulaient s'enfuir, l'évêque descendit de la colline accompagné des seuls cavaliers, car la piétaille ne l'avait pas encore rejoint, et arriva dans la plaine en direction de Strasbourg. Il exhortait et encourageait beaucoup ses hommes, leur faisant moult grandes promesses, comme les seigneurs ont l'habitude de le faire quand ils livrent bataille, et il prit position avec les siens dans cette plaine.

19. Quand les bourgeois eurent contourné le fossé, ils firent volte-face et se dirigèrent avec leurs bannières droit sur l'évêque. Lorsqu'ils ne furent plus séparés de lui que par la longueur d'un champ, ils se mirent en ordre de bataille et à leur tour s'encouragèrent et s'exhortèrent, en particulier les fantassins, en leur disant : « Combattez aujourd'hui avec courage et sans peur pour l'honneur de notre cité et pour perpétuer notre liberté et celle de nos enfants et descendants ! ». Alors que les bourgeois marchaient droit sur l'évêque, ceux qui étaient sortis de la ville en renfort sous le commandement de feu le seigneur Claus Zorn l'Ancien⁶⁸ les rejoignirent. Les bourgeois sortis les premiers l'accueillirent lui et

67. Les Stubenweg sont une famille patricienne de Strasbourg dont les membres font régulièrement partie du conseil au XIII^e siècle. Deux de leurs représentants, Johannes et Reinbold, sont mentionnés comme bourgeois de Strasbourg en 1259 (voir Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch*, *op. cit.*, t. 1, p. 566-567, index). Les Stubenweg possèdent plusieurs domaines en ville, notamment près de Sainte-Aurélie, mais également le château de Lingolsheim jusqu'en 1341. Il est sans doute question ici d'une ferme à proximité du champ de bataille. Au colloque de 2012, Jean-Jacques Schwien et Adrien Vuillemin ont proposé de l'identifier avec le Stimmelsberg, situé à 2 km à l'ouest d'Oberhausbergen.

68. Claus ou Nicolas Zorn (° vers 1230, † vers 1290 ou 1292) est le fils de Hugo Ripelin, détenteur de l'office d'écoute de Strasbourg que ses descendants tiennent en fief de l'évêque jusqu'en 1340. Il est membre du conseil et *Meister* de 1261 à 1263, écoute en 1265. Les liens anciens entre les Zorn et l'évêque expliquent les efforts fournis par Claus pour garantir la paix entre les bourgeois et Walter de Geroldseck en 1262. Le surnom Zorn désigne l'ensemble d'un lignage noble très ramifié, implanté à Strasbourg et dans la plaine de l'Ill. La thèse d'une origine non-libre de la famille a été longuement discutée. Cf. Georges WEIL, « Origines du patriciat strasbourgeois aux XIII^e et XIV^e siècles », *Bulletin philologique et historique*, année 1967, p. 257-302 ; *Id.*, « Zorn », in *NDBA*, t. 42, p. 4396-4399, ici p. 4397.

ses hommes avec une grande joie, en particulier le seigneur Reimbold Liebenzeller l'Ancien, qui salua Zorn en lui disant : « Soyez le bienvenu, très cher seigneur Zorn ; je n'ai jamais eu autant envie de vous voir ! ».

20. Après s'être ainsi rassemblés, ils désignèrent deux chefs, le seigneur Hug Kuchinmeister et Heinrich von Ache, honorables bourgeois, qui devaient aviser le peuple et les fantassins de la ville des ennemis qu'ils devaient combattre⁶⁹. Ils décidèrent alors que tous les hommes de pied de la ville devaient leur obéir à tous deux et se conformer à leurs instructions, ce qu'ils promirent et firent. Ils ordonnèrent également que tous les arbalétriers⁷⁰ de la ville fussent séparés des autres soldats. Il leur fut interdit de se mêler de la bataille ou des combats de quelque manière que ce fût. Ils devaient seulement faire obstacle aux hommes de pied de l'évêque, qui n'étaient pas encore arrivés et qui lui viendraient en renfort, et leur interdire l'accès au champ de bataille à l'aide de leurs traits. L'ordre fut aussi donné que, lorsque la moitié des arbalétriers devrait tirer et tirerait, l'autre moitié devrait armer ses arbalètes. Ils étaient si nombreux qu'on estimait que, tandis que 150 d'entre eux tiraient leurs carreaux, un nombre identique armerait leur arbalète. C'est ainsi qu'ils disposèrent leurs troupes contre l'évêque et les siens, dans la ferme intention de les affronter sans retour possible.

21. L'évêque, de son côté, mit en ordre ses troupes pour affronter les bourgeois et leurs hommes. Il encourageait fortement les siens, parce que son intention était de livrer bataille. Telle n'était cependant pas la volonté des meilleurs, les plus sages et les plus vaillants, de ceux qui l'accompagnaient : ils savaient déjà bien qu'ils ne pourraient remporter la victoire contre des bourgeois aussi nombreux et puissants. Mais quand ils l'expliquaient à l'évêque, celui-ci le leur reprochait, disant qu'ils étaient pusillanimes et qu'ils pouvaient s'en aller s'ils le voulaient. Beaucoup d'entre eux partirent donc au combat par sens de l'honneur, tout en pressentant leur mort.

69. Heinrich von Ache est membre du Conseil en 1260 – la dernière année avant le conflit pour laquelle une liste du Conseil est conservée –, de même qu'un Conrat der Kuchenmeister, cf. Jacques HATT, *Liste, op. cit.*, p. 11 (d'après Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg, 4 R 103, p. 22).

70. Le terme utilisé, « *szagittarii* », peut désigner des archers ou des arbalétriers.

22. Lorsque de part et d'autre on fut préparé et armé, chacun ayant mis son casque et dégainé son épée, le seigneur Marc d'Eckwersheim⁷¹, écuyer vertueux et honorable mais qui n'avait pas encore été adoubé chevalier, s'élança le premier du côté des bourgeois, lance en avant, contre l'ennemi. Un dénommé Beckeler, du côté de l'évêque, se porta à ses devants, la lance également en avant. Le choc de leur rencontre fut si violent que leurs lances se rompirent et que tous deux furent jetés à terre avec leurs chevaux, qui restèrent morts. Tous les bourgeois se précipitèrent vers Marc, le relevèrent et l'installèrent sur un autre cheval ; il décala. Son adversaire fut aussitôt tué. Tous les chevaliers de l'évêque, guerriers vertueux et braves, se précipitèrent à la suite de leur compagnon [Beckeler] en une charge impétueuse, sans leurs fantassins qui n'avaient pu approcher à cause des arbalétriers. C'est ainsi que les deux camps se rencontrèrent et engagèrent le combat.

23. Tandis que les cavaliers des deux camps s'affrontaient depuis un moment, les innombrables fantassins de la ville s'élançèrent en toute hâte à la suite des leurs. Suivant les ordres qu'ils avaient reçus, ils encerclèrent aussi bien leurs amis que leurs ennemis et harcelèrent de leurs piques les chevaux des uns et des autres, ne pouvant dans leur élan les distinguer. Car Liebenzeller l'Ancien leur avait enjoint de tuer tous les chevaux pour la raison suivante : comme les bourgeois étaient proches de la ville et l'évêque éloigné de son camp, si les combattants des deux partis se retrouvaient tous à pied, il serait plus aisé pour les Strasbourgeois d'attirer les ennemis, qui étaient peu nombreux, vers la ville proche, que pour ceux-ci d'attirer les bourgeois plus nombreux vers un lieu éloigné. Ils tuèrent ainsi tous les chevaux des ennemis si bien que tous les chevaliers et hommes d'armes de l'évêque furent jetés à terre et défaits.

24. Quant à l'évêque, il combattit ce jour-là en chevalier fort et courageux, armé comme tel, aux côtés de ses hommes très braves. D'ailleurs deux chevaux furent tués sous lui. Lorsqu'il vit qu'il était vaincu, il prit la fuite sur une troisième monture sous la protection de deux

71. Marx von Eckwersheim a par la suite appartenu au Magistrat de Strasbourg entre 1270 et 1295, comme plusieurs membres de sa famille (Nicolas MENGUS, « Marx von Eckwersheim », in *NDBA*, t. 23, p. 2543).

chevaliers, Burchard Murnhart⁷² et Wolfhelm Meienris⁷³ d'Achenheim, un compagnon du précédent. Les Strasbourgeois, ayant vu ce qui se passait, comprirent que l'évêque s'était enfui car cela provoqua un grand tumulte. Ayant entendu ceci, tous les cavaliers de la ville se mirent à la poursuite de l'évêque pour le rattraper alors qu'il se rendait vers le domaine de Stubenweg, sur la colline. Mais ils ne purent le rattraper et retournèrent sur le champ de bataille.

25. Pendant ce temps, tous leurs ennemis qu'ils avaient laissés gisants sur le champ de bataille furent dépouillés, à tel point qu'aucun d'eux ne garda même de chausses ; il y en avait plus de 60, chevaliers et nobles. Parmi eux furent tués le seigneur Hermann de Geroldseck, frère de sang de l'évêque, chevalier très énergique qui avait été institué par Richard d'Angleterre, roi des Romains, son bailli⁷⁴ ou gouverneur des deux côtés du Rhin de Bâle à Seltz et Wissembourg ; le seigneur de Diersburg, oncle de l'évêque⁷⁵ ; Waffler l'Ancien avec ses deux fils chevaliers⁷⁶ ; les trois

72. Sur ce rejeton d'une famille de ministériaux, voir Julius KINDLER VON KNOBLOCH, « Das goldene Buch von Straßburg. Zweiter und letzter Theil », *Jahrbuch der k. k. heraldischen Gesellschaft Adler zu Wien*, 1885, p. 1-91, ici p. 10.

73. Un Wilhelm Meienris apparaît au côté de Burchard Murnhart et d'autres nobles qui se portent garants, le 11.09.1263, pour la libération du vidame Wilhelm, voir Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch der Stadt Strassburg, op. cit.*, n° 532, p. 404.

74. Le *BW* utilise le terme d'*advocatus*, qui correspond à *landvogt* généralement traduit par « grand bailli d'Alsace ». Hermann de Geroldseck semble être le premier personnage pour qui ce titre est utilisé, cf. Joseph BECKER, *Geschichte der Reichslandvogtei im Elsass. Von ihrer Einrichtung bis zu ihrem Übergang an Frankreich 1273-1648*, Strasbourg, Schlesier & Schweikhardt, 1905, p. 8. Il est institué par Richard d'Angleterre, prétendant au trône de Germanie (Martin KAUFHOLD, *Interregnum*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002, p. 53 et 124).

75. Heinrich von Diersburg/Diersberg, avoué de l'abbaye de Schuttern, était le frère de Walter de Geroldseck, père de l'évêque. Son fils Heinrich périt également lors de la bataille (Julius KINDLER VON KNOBLOCH, *Oberbadisches Geschlechterbuch*, t. 1 : *A – Ha*, Heidelberg, Carl Winter, 1898 ; p. 225).

76. D'après Julius KINDLER VON KNOBLOCH, « Das goldene Buch von Straßburg. Zweiter und letzter Theil », *op. cit.*, p. 63, il s'agit de Walther Waffler von Bischoffsheim, qui apparaît en 1259 comme témoin d'une charte par laquelle l'évêque Henri de Stahleck opère un transfert de fief, cf. Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch der Stadt Strassburg, op. cit.*, n° 449, p. 340.

frères d'Echery⁷⁷ ; les trois Schölin d'Entzheim ; les deux Uselliini de Furdenheim ; Burggraf le Roux ; un Beger ; Jean chevalier de Werde⁷⁸ ; Jean Tirlin de Hangenbieten et beaucoup d'autres, au nombre de 60. Il y eut 76 prisonniers nobles, sans compter les hommes de peu. Ils furent amenés en ville attachés par les cordes mêmes qu'ils comptaient utiliser pour y conduire les bourgeois. Parmi eux il y avait le landgrave Sigebert de Werde, les trois seigneurs de Landsberg⁷⁹, d'Andlau⁸⁰, le maréchal de Hunebourg⁸¹ et d'autres au nombre de 72. Les autres réussirent à s'échapper en prenant la fuite. Du côté des bourgeois il n'y eut aucun tué, sauf un boucher appelé *Peregrinus*, qu'emmenèrent en captivité ceux qui fuyaient. Alors qu'ils l'avaient amené à Geispolsheim sain et sauf, ils le tuèrent de sang-froid lorsqu'ils eurent compris que leurs amis avaient été tués au combat. Seuls les Strasbourgeois participèrent à cette bataille, et pas leurs alliés, à l'exception du seigneur d'Ochsenstein, du seigneur de Hohenstein, et du seigneur du Guirbaden nommés ci-dessus⁸² ; il n'y eut ni comte, ni mercenaire, parce que tous étaient partis auparavant.

77. Les Echery (ou Eckerich) constituent une famille de petite noblesse qui apparaît dans les sources en 1232. Elle porte le nom d'un château situé dans le val de Lièpvre, à l'ouest de la ville de Sélestat, dans laquelle elle était aussi établie (Georges BISCHOFF, « Echery / Eckerich », in *NDBA*, t. 9, p. 736).

78. Ce Jean est mal relié aux Werde. Il ne peut s'agir de Johann, fils du landgrave Heinrich / Sigebert V de Werde, qui succéda à son père et mourut au début du XIV^e siècle (Bernhard METZ, « Woerth », *op. cit.*, p. 4287).

79. Le 16.07.1262, ce sont non pas trois mais quatre « *herren von Landisberg* » (Conrad, Gunter, Werner et Walter) qui s'allient aux partisans de la ville de Strasbourg contre l'évêque en compagnie d'Eberhard d'Andlau (voir note suivante) (Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch*, *op. cit.*, t. 1, n°496, p. 376-377). Soit Ellenhard s'est trompé, soit l'un des quatre Landsberg n'a pas participé à la bataille. Sur ce lignage dont le château a été bâti vers 1200 sur les terres de l'abbaye de Niedermunster, cf. Bernhard METZ, « Landsberg (Landsperg), von, puis de », in *NDBA*, t. 23, p. 2193-2194).

80. Eberhard d'Andlau (°1249, † avant le 9.09.1264), fut libéré contre une somme de 1000 marcs d'argent le 15.07.1262. Le lendemain, il s'allia, de même que d'autres prisonniers, à la ville de Strasbourg contre l'évêque Walter, dans le but d'être libéré plus rapidement (Nicolas MENGUS, *Les sires d'Andlau (fin du XII^e-début du XVI^e siècle). Un lignage noble au temps des châteaux forts*, Strasbourg, Publications de la Société savante d'Alsace, 2000, p. 69 et 113-114).

81. Cf. *supra* n. 38.

82. Sur ces personnages, cf. *supra* n. 45 à 47.

26. Après la bataille, les Strasbourgeois rentrèrent en liesse avec leurs prisonniers, laissant les morts dénudés, gisant sur le terrain où leurs amis, de nuit, les rassemblèrent et les enterrèrent. Au matin, les bourgeois sortirent du côté de Lingolsheim. Ils trouvèrent le château désert et le brûlèrent. De là, ils se rendirent au village de Nordhouse qu'ils brûlèrent entièrement. La terreur était grande à travers tout le diocèse, de sorte que partout où ils allaient, ils imposaient leur loi sans aucune résistance. Du village de Nordhouse, ils retournèrent en ville.

27. Le lendemain, l'évêque envoya des clercs en ville pour négocier une trêve et la paix. En vue de favoriser les négociations, il leva l'interdit qui frappait les églises de Strasbourg. On se remit donc à célébrer le culte divin partout en ville. Il demanda aussi aux Strasbourgeois de traiter avec bienveillance les prisonniers qu'ils avaient capturés dans la bataille et en particulier son frère, le seigneur bailli Hermann, qu'il pensait encore vivant et détenu à Strasbourg. En réalité, comme Hermann avait été blessé entre les yeux et amputé des mains, il n'avait pu être reconnu parmi les autres cadavres au moment où les hommes de l'évêque les rassemblaient nus sur le champ de bataille et les amenaient à Dorlisheim pour les y enterrer. Aussi, tandis que les autres étaient inhumés avec honneur dans le chagrin et la tristesse, le seigneur Hermann, parce qu'il ne pouvait être reconnu, fut jeté dans quelque fosse car on pensait qu'il s'agissait d'un bourgeois de Strasbourg. Quant aux Strasbourgeois, ils recherchèrent en vain le seigneur Hermann parmi tous leurs prisonniers, parce qu'ils auraient été heureux de le tenir en captivité. Comme on ne le trouvait ni à l'intérieur de la ville, ni dans la campagne tenue par l'évêque, les Strasbourgeois pensèrent et même suspectèrent que quelqu'un le cachait pour le rendre en secret à l'évêque. Ils édictèrent donc une ordonnance qu'ils firent proclamer en public : quiconque retiendrait Hermann clandestinement et ne le présenterait pas aux Strasbourgeois serait expulsé et banni de la ville, de même que toute sa famille, et tous ses biens seraient confisqués sans espoir de restitution par la Ville. À l'inverse, quiconque le livrerait à celle-ci recevrait 100 marcs d'argent. Comme Hermann restait introuvable, aussi bien dans la ville qu'au dehors, les partisans de l'évêque se souvinrent qu'à Dorlisheim un homme qu'on n'avait pas reconnu avait été jeté dans une fosse. Ils l'exhumèrent donc et on découvrit, grâce à une cicatrice particulière qu'il avait à la jambe et à d'autres indices, qu'il s'agissait bien du

seigneur Hermann. Alors, avec un grand respect et une profonde douleur, il fut inhumé avec honneur dans la commanderie de l'Hôpital de Dorlisheim devant le maître-autel⁸³.

28. Pour que chaque lecteur et auditeur accorde une confiance entière à ce qui figure ci-dessus, il faut savoir que tout ce qui a été écrit ici l'a été à partir de la relation orale de beaucoup de témoins oculaires, et en particulier d'après le récit d'Ellenhard le Grand *vor dem Münster*, procureur de la fabrique* (en réalité, il n'était pas encore procureur de la fabrique de Strasbourg, mais après la bataille il le fut pendant 22 ans), bourgeois probe et honnête, qui le jour de la bataille occupait la fonction de trésorier, que l'on appelle *wartmann*.

29. Cependant, comme après cela on ne parvenait pas à apaiser le conflit malgré la médiation de beaucoup de religieux et de personnes dignes de foi, l'évêque révoqua la levée de l'interdit, si bien que le culte divin fut à nouveau totalement prohibé dans toute la ville de Strasbourg. Quant aux prisonniers, ils furent placés dans le dortoir et le cloître de la cathédrale où ils étaient surveillés avec une grande diligence par des gardes. L'évêque n'avait alors plus de pouvoir ni de capacité de résistance : il se retira quasiment seul à Dachstein⁸⁴. Quiconque de la campagne avait l'occasion de faire la paix avec les Strasbourgeois la faisait, au point que presque toute la campagne venait en ville pour acheter et vendre le nécessaire. Comme cela se poursuivait encore après les moissons, les bourgeois de Strasbourg se mirent en marche vigoureusement et sans aucune résistance contre Obernai, qui n'était pas

83. Commanderie de l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem fondée au début du XIII^e siècle (Nicolas BUCHHEIT, « Frédéric II, Molsheim et la commanderie hospitalière de Dorlisheim en 1220 », *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Molsheim et Environs*, 2021, p. 15-24). Le choix de ce lieu d'inhumation pour Hermann est le premier témoignage de l'attachement de la famille de Geroldseck pour l'établissement, par l'entremise de Walter qui fut lui-même inhumé dans l'église de la commanderie, à côté de son frère, en 1263, peut-être après avoir pris l'habit de l'ordre (P. A. GRANDIDIER, *Œuvres historiques inédites*, t. 5, Colmar, 1867, p. 354). Ces deux inhumations sont confirmées par deux actes : une donation du seigneur Walter de Geroldseck, leur père, à la commanderie de Dorlisheim, du 20.02.1265 (Archives municipales de Haguenau, GG 206/1) et la confirmation de cette donation, le 15.02.1266 (Archives d'Alsace, site de Strasbourg, H 1382/3 ; Alfred HESSEL et Manfred KREBS (éd.), *Regesten der Bischöfe von Straßburg*, Innsbruck, Wagner, 1928, t. 2, n° 1719, p. 220).

84. Le 6.05.1262 en tout cas l'évêque était à Dachstein (Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch*, *op. cit.*, t. 1, n° 489, p. 370).

protégée par un mur comme elle l'est maintenant et la détruisirent par le feu. Ils marchèrent ensuite sur Igmarsheim⁸⁵, Bischoffsheim, Dorlisheim et beaucoup d'autres villages du diocèse, qu'ils dévastèrent de la même manière ; ils vinrent devant Molsheim qui ne fut pas détruite parce que ses habitants leur remirent une certaine somme d'argent ; ils passèrent par Dachstein qu'ils détruisirent par le feu, avec les villages d'Ernolsheim, Kolbsheim, Hangenbieten, Soultz, Wolxheim, Holtzheim et beaucoup d'autres villages, et après entrèrent à Strasbourg en grande liesse. Après cela, ils traversèrent le Rhin et assiégèrent la place de Willstätt, défendue fortement avec une palissade, des fossés et des fortifications. En temps de guerre, ils enduraient de nombreuses injustices et de graves dommages à cause de cette place. Ils en vinrent à bout par la force, prenant et pillant tout ce qu'il y avait à l'intérieur, et revinrent avec grande joie. Comme la situation semblait devoir durer jusqu'à l'automne, presque tous les gens des campagnes se mirent d'accord avec les Strasbourgeois, de telle manière que tout le vin et le blé, ainsi que d'autres marchandises, était apporté en ville selon la coutume ancienne.

30. En ce temps Richard d'Angleterre, roi des Romains, vint à Haguenau et s'employa à rétablir la paix et la concorde entre les deux partis⁸⁶. Comme il avait convoqué auprès de lui l'évêque et les Strasbourgeois, qui s'y rendirent avec 60 chevaux harnachés de pièces métalliques⁸⁷, il traita des avantages qu'amèneraient la paix et la concorde entre eux. Comme la négociation piétinait, l'évêque, pris de fureur, s'écria (s'il n'avait rien dit, il aurait récupéré tous ses prisonniers, et même gratuitement) : « Je ne me soucie guère que nous ne puissions pas nous réconcilier, puisque si Dieu le veut, je récupérerai bientôt mes prisonniers ». Entendant cela, les Strasbourgeois en prirent note et repartirent aussi vite que possible pour Strasbourg presque sans saluer leur hôte. Ils allèrent voir les prisonniers et inspectèrent les liens de chacun d'entre eux, les cercles de fer et les chaînes avec lesquels ils étaient attachés. Ils se rendirent compte que toutes leurs attaches étaient coupées et rompues au moyen de limes faites avec ingéniosité, et ils cherchèrent

85. Village disparu situé entre Obernai et Bischoffsheim.

86. Richard se trouvait à Haguenau en novembre 1262 : le 18, il y confirmait les privilèges impériaux et royaux de la ville de Strasbourg et le 21, il accordait sa protection à cette ville (Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch*, op. cit., t. 1, n° 507, p. 384-386, et n° 508, p. 386-387).

87. Le texte utilise l'adjectif *valeratis*, pour *phaleratis*, « ornés de phalères ». Merci à Bernhard Metz qui nous a permis la bonne compréhension de ce terme.

partout sous leurs lits les limes, les cordes et les outils qui devaient leur permettre de s'évader. Ils en trouvèrent beaucoup, et passant ainsi d'un lit à l'autre, ils fouillèrent toute la paille jusqu'au sol. Au moment où ils arrivèrent au lit d'un certain Conrad de Schuttern où ils voulaient fouiller comme ils l'avaient fait ailleurs, Conrad fit semblant d'être à l'agonie, disant que si on le soulevait ou le changeait de place de quelque manière que ce soit, cela le tuerait. Mais ils n'écoutèrent pas ce qu'il disait, le déplacèrent et trouvèrent à l'endroit où il était un grand trou par lequel toutes les nuits les prisonniers allaient dans la cave sous le dortoir grâce à une grande corde à nœuds qu'ils y trouvèrent comme le reste. Ils découvrirent aussi dans cette cave un grand trou creusé dans le mur donnant sur le Bruderhof⁸⁸. Si l'évêque n'avait pas révélé ce qui est écrit plus haut, tous les prisonniers se seraient évadés cette nuit-là. Après cela, ils déplacèrent Conrad dans la tour appelée *zu den undurftegen*, rebouchèrent le mur et les trous, et renforcèrent les liens et la garde. Quand les prisonniers virent qu'ils n'avaient aucun espoir d'être délivrés, tous ceux parmi eux qui le pouvaient se réconcilièrent avec la ville et obtinrent leur libération en jurant de l'aider contre l'évêque. C'est ainsi que la majorité d'entre eux recouvra sa liberté d'origine.

31. Alors arriva la fête de la Nativité du Seigneur [25 décembre 1262]. Avant l'Épiphanie [6 janvier 1263], par une nuit parmi les plus froides qu'on ait jamais vues, les bourgeois sortirent de la ville avec leurs prisonniers qu'ils remirent en liberté, à savoir le comte Sigebert de Werde, les seigneurs d'Andlau, les trois seigneurs de Landsberg et bien d'autres. Ils allèrent à Bischwiller, dévastèrent totalement ce village par le feu et rentrèrent au matin. Cet état de guerre dura jusqu'au carême : le mercredi des cendres [14 février 1263], le seigneur évêque Walter mourut⁸⁹. On disait qu'il était mort d'une douleur et d'une tristesse extrêmes. Il fut inhumé à Dorlisheim à côté de la tombe de son frère, le seigneur Hermann mentionné plus haut.

32. Après la mort du seigneur évêque, les chanoines négocièrent avec les bourgeois. Ils obtinrent la concorde et la paix perpétuelle pour la plupart des gens extérieurs à la ville, à la condition de se pardonner réciproquement

88. Le *Bruderhof* était la cour où vivaient les chanoines de la cathédrale, dans l'actuelle rue des Frères (Louis SCHLAEFLI, « Bruderhof – Cour des Frères », in *DHIA*, t. 2, p. 239-240).

89. Il serait mort le 12.02 selon Bernhard METZ, « Geroldseck über Rhein. 2. Walter », *op. cit.*, p. 1170-1171.

tous les dommages causés pendant cette guerre⁹⁰. Et ainsi, les chanoines rentrèrent en ville sans aucune compensation pour les dommages causés à leurs demeures⁹¹. Puis, répondant aux prières des bourgeois, ils élurent unanimement comme évêque le seigneur Henri de Geroldseck en Vosges, chantre de l'Église de Strasbourg, qui était resté dans la ville contre la volonté de son prédécesseur, comme cela est écrit plus haut⁹². Et ainsi, la concorde entre les bourgeois et les chanoines fut établie jusqu'aujourd'hui.

Le récit de cette guerre fut écrit et achevé le jeudi après Pâques [26 avril] l'an du Seigneur 1291.

Glossaire

Bénéfice : revenu lié à une charge ou une dignité ecclésiastique. Un bénéfice majeur (évêché, abbaye) est obtenu suite à une élection, un bénéfice mineur (canonicat, cure, chapellenie) par collation.

Chanoine (séculier) : clerc « canonique », membre d'un chapitre cathédral ou collégial bénéficiaire d'une prébende individuelle.

Chantre : dignitaire ecclésiastique en charge du chant et la liturgie.

Chapitre : ensemble des clercs, appelés chanoines, attachés à une église importante (cathédrale ou collégiale), pour y assurer l'office divin.

Clerc : fidèle qui a reçu la tonsure et bénéficie à ce titre du statut clérical, notamment du for ecclésiastique (il relève de la justice ecclésiastique).

90. Quatre accords de la ville de Strasbourg avec des « extérieurs » ont été conservés pour février et mars 1263 : avec les communautés de Mutzig, Wege et Hermolsheim le 14.02.1263, avec celle de Molsheim le même jour, avec celle de Renchen (Ortenau) le 5 mars et avec Johannes de Grossweier (aujourd'hui dans la commune d'Achern, Ortenau) le 19.03.1263 (respectivement édités, sauf le deuxième, dans Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch, op. cit.*, t. 1, n° 513, p. 390-391, n° 514, p. 391 et n° 517, p. 393, sur l'accord avec Molsheim, cf. Thomas BRUNNER, « La ville de Molsheim et ses premières chartes (années 1260) », *Annuaire de Société d'Histoire et d'Archéologie de Molsheim et Environs*, 2020, p. 15-28, édition, p. 25 [trad. Olivier Richard]).

91. C'est ce que prévoient l'accord du 21.04.1263 entre la ville d'une part et d'autre part l'évêque élu Henri de Geroldseck, le chapitre cathédral et les chapitres Saint-Thomas et Saint-Pierre-le-Jeune, ainsi que la renonciation aux dédommagements par ces mêmes ecclésiastiques le 24.04.1263 (Wilhelm WIEGAND, *Urkundenbuch, op. cit.*, t. 1, n° 519, p. 394-396, et n° 521, p. 396-397),

92. Cf. § 4.

Doyen (de chapitre) : dignitaire ecclésiastique, c'est normalement le premier des chanoines. Son office consiste à diriger la communauté avec le prévôt.

Écoutète (scultetus en latin, Schultheiss en allemand) : représentant du seigneur – comte, évêque, ou, pour les villes impériales, empereur –, avec des compétences judiciaires et administratives.

Évêque : dignitaire ecclésiastique, successeur des Apôtres, exerçant la plénitude du sacerdoce dans son diocèse, qu'il dirige spirituellement.

Fabrique : institution chargée de la construction et de l'entretien des édifices religieux et du patrimoine attenant ; il s'agit ici de l'Œuvre Notre-Dame.

Flagellants : mouvement religieux populaire apparu en 1260 à Pérouse d'hommes et femmes formant de grands cortèges pour prier et faire pénitence en se flagellant. Ils réapparaissent par la suite à Strasbourg lors d'une famine en 1296 et au moment de la Grande Peste de 1349.

Interdit : censure grave proposée par le pape ou un évêque, qui pèse sur une personne, une communauté ou un territoire, les privant de toute vie religieuse et notamment de l'accès aux sacrements.

Ministérial : officier d'un évêque ou du roi, recruté parmi les non-libres pour occuper des fonctions administratives ou militaires à partir du XI^e siècle. En raison de leur style de vie qui les rapprochait de la noblesse, les ministériaux s'agrégèrent à celle-ci au cours du XIII^e siècle.

Office : au sein d'un chapitre canonial, désigne une charge telle que chantre, doyen, prévôt. Un bénéfice ecclésiastique, appelé prébende, y est attaché.

Ohm(en), om : unité de mesure de liquides d'environ 40 à 50 litres, variable selon les lieux et les époques.

Prévôt (de chapitre) : dignitaire d'un chapitre dont il est avec le doyen l'un des supérieurs. Son office consiste généralement à gérer les relations de la communauté avec les autres pouvoirs.

Réal : en allemand *Viertel*, unité de mesure de grains, d'environ 110 à 120 litres, mais variable selon les lieux et les époques.